

## Lettres de Paul Chamberland à Jacques Brault

Paul Chamberland

Numéro 95, automne 2002

La correspondance littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, P. (2002). Lettres de Paul Chamberland à Jacques Brault. *Moebius*, (95), 15–25.

## LETTRES DE PAUL CHAMBERLAND À JACQUES BRAULT

Boucherville, le 30 août 1961

M. Jacques Brault  
Montréal

Monsieur,

Depuis longtemps j'avais désir de cette lettre, sans aucun motif précis, «objectif». Peut-être un désir enhardi à la mesure de votre capacité d'accueil et d'attention, cette vertu que le cœur prête à l'esprit. Je me dois de vous le confier ici, je vous ai toujours considéré et estimé comme un aîné, sur le plan intellectuel, sur le plan spirituel même: je n'oublie pas cette attention respectueuse et détaillée que vous avez manifestée dans la lecture et la correction de mes premiers écrits poétiques. Je puis vous affirmer, sans emphase, qu'elle fut déterminante pour ma vocation littéraire: le miracle renouvelé de la confiance bienveillante et sérieuse. Si ce n'était une grosse vanité je dirais que vous avez été pour moi un providentiel Izambard.

Oui, je crois sincèrement, à l'heure présente, que j'ai quelque chose à chanter, de nouveau (chaque être n'est-il pas nouveau? son chant devrait l'être). Que je puis compter sur cette possibilité du chant, plantée à la racine de l'être; je n'en suis, il est vrai, qu'aux apprêts, et pourtant déjà certaines réalisations me permettent un grand espoir. — (De cela vous pourrez juger car je vous ai envoyé quelques derniers écrits poétiques). Je ne me préoccupe pas d'un ordre de grandeur, en ce qui me concerne, dans la «république des lettres»: je vois que l'unique devoir, et

l'unique bonheur, est de chanter juste. Que cet idéal est exigeant, jamais atteint.

Ce qui me donne confiance d'une façon décisive c'est la maturation du langage, et de l'expérience même puisque l'existence en devenant conscience créatrice se profère dans une parole intelligible et délectable. Oui le poids de l'épreuve, de l'existential s'affirme plus nettement dans mon entreprise poétique, lui conférant cette nécessité intérieure, garante de la signification spirituelle que doit se chercher la poésie véritable. Je sens mieux aux mots que je suscite leurs attaches à la matrice de la réalité. Et la fonction de chanter devient plus exigeante, héroïque: il faut m'astreindre à une lucidité inquiétante, mais la paix ne m'est possible qu'à ce seul prix. Je considère la poésie comme l'image fixée du mouvement spirituel, aussi bien que le lieu central de la recherche de connaissance: une entreprise de possession de la réalité mais davantage l'élucidation communicable (dans la mesure où cela est possible et voulu) de la mainmise de Dieu sur moi – ce qui est la finalité que chaque homme désire énormément; non que je veuille dissiper le silence indispensable à l'union (ce serait alors un suicide et une trahison) mais je désire plutôt accéder à la réalité sensible et à l'homme lié à elle, par l'activité connaissante, au bonheur de la Ressemblance; toujours la tâche reprise aux millénaires: l'impossible atteinte de l'Un.

Évidemment, je prends garde de ne pas tomber dans l'hérésie mallarméenne en considérant la poésie comme l'unique «exercice spirituel»; il est plus conforme, à mon sens, à la psychologie de l'esprit, de considérer l'exercice poétique comme un stimulant efficace des autres activités spirituelles: la réflexion métaphysique et religieuse et, à une hauteur plus décisive, la qualité de la réaction de l'âme soumise à Dieu. Cela peut vous expliquer un peu pourquoi j'ai préféré les disciplines philosophiques aux littéraires.

De fait, je ne vis pas dans la quiétude, mais plutôt dans une stimulante insécurité; j'ai connu naguère des gouffres d'angoisse et de ténèbres et je vis dans la conscience aiguë d'abîmes proches. Mais cette insécurité n'est si tenace qu'étayant le jaillissement de la certitude. Une

certitude décidément plus religieuse que rationnelle car le primat de l'existentiel en poésie m'a donné une habitude de méfiance envers la (et les) dialectique(s). Il me faut étreindre une certitude substantielle et totale, quitte à consentir à une vie de jeûne et d'absence, plutôt que ces vérités laborieusement et fragmentairement gagnées sur l'inconnu. En fait je ne méprise pas celles-ci, je les estime nécessaires même, mais non pas décisives: il me faut l'épreuve et une réponse qui soit celle d'une Personne.

Ces derniers temps la foi m'est apparue comme un scandale et une étonnante nouveauté (j'entends ce qui ne peut de soi vieillir, à la fois, paradoxalement toujours vert et toujours mûr). Scandale sur le plan de l'esprit à cause d'une incompatibilité, plus existentielle que dialectique, avec une certaine réalité humaine, la nôtre, celle que l'homme du vingtième siècle a reçue et assumée; et remarquez que je parle tout autant des façons de s'amuser des jeunes que des catégories scientifiques et philosophiques actuelles (les explicites comme les implicites). Je me répète fréquemment: si cela est vrai... et cela est vrai (cela: cette réalité du Christ et de l'Église)... et il me semble que cette vérité, si elle s'imposait au monde présent, ce serait diablement plus énervant que n'importe quelle révolution communiste. Que certaines dialectiques sérieuses réduisent la foi à une étape historique ou à un mauvais raisonnement, voilà ce qui m'afflige beaucoup et remarquez que je ne dis pas cela tellement parce que la foi «perd du terrain» mais plutôt que dans certains esprits la foi, connue, soit devenue une époque de la connaissance.

Voilà bien toutes sortes de problèmes à rebrasser... Quel bavardage! Je suis quand même heureux de vous avoir écrit cette lettre. Je ne voudrais pas la terminer sans vous donner des nouvelles d'André Bergeron: il travaille toujours son art; il m'a même envoyé quelques gravures qu'il a réalisées récemment; je compte vous les faire voir bientôt,

très sincèrement,

Paul

P.-S. Vous pourrez conserver les textes: il s'agit de copies.

\*

Paris, le 10 novembre 1966

Mon cher Jacques,

À la fois par plaisir et par devoir (par devoir, c'est plutôt dire que je poursuis le travail passionnant de mon étude de la poésie québécoise), je suis à relire *Mémoire* dont la saveur me paraît celle d'un fruit mûr et plein. L'amitié mais aussi l'estime m'ont fait commettre une initiative qui me paraissait s'imposer: suggérer que l'on joigne de tes poèmes au numéro spécial des *Lettres Nouvelles* sur la littérature canadienne. Littérature canadienne? Avec l'accord entier de Geneviève Terreau et de Maurice Nadeau, j'ai inséré une «mise au point» (dont j'avais déterminé le contenu avec Gaston lors de son passage à Paris) qui nous rétablit dans notre «statut» d'écrivains québécois. Ce numéro devrait paraître dans le courant de décembre. Il tombera pile puisque, tu n'es certes pas sans l'avoir constaté, la saison littéraire en France est particulièrement favorable à la production québécoise. Je me rends compte à quel point il est invraisemblable que le Québec n'ait pas encore à Paris une librairie et un dépôt de livres. Que de temps perdu!

Je suis plongé dans l'étude au point de ne plus écrire que sporadiquement (même si, latent, le besoin demeure entier). Je subis la fascination d'une muse plutôt théoricienne. En peu de temps, je vois s'ouvrir un champ de recherches qui exigerait bien 10 ans de travail! Cette époque présente de ma vie est capitale puisque je peux enfin me donner le complément de formation dont j'éprouve plus que jamais la nécessité.

Veuille m'excuser du retard que j'ai mis à t'envoyer de mes nouvelles. Assez curieusement, je commence seulement à pouvoir «correspondre» avec tous ceux à qui me lie l'amitié: c'est comme si j'avais eu besoin d'une période d'incubation, le temps nécessaire à vraiment «habiter» Paris.

Jacques Berque souhaiterait vivement lire *Mémoire*. Tu peux lui faire parvenir un exemplaire à son bureau du

Collège de France (11, place Marcellin-Berthelot, Paris 5<sup>e</sup>). De lui, j'espère lire bientôt la préface qu'il vient d'écrire à l'anthologie des textes de *Parti Pris* qui sera publiée dans le courant de la saison chez Maspero.

J'attendrai un mot de toi avec beaucoup de hâte: tu me diras où en sont tes travaux, tes projets. Salue bien Madeleine de ma part. Je te serre les mains par-delà l'Atlantique.

Amitiés,  
Paul

\*

Paris, le...  
... 21 février 1967

Mon cher Jacques,

J'apprends aujourd'hui de ma mère que l'hiver vous tombe dessus au Québec comme s'il y avait volonté expresse de «faire authentique». L'hiver parisien est des plus doux et des plus ensoleillés; les jours de pluie sont exception! C'est ici le règne de l'inauthenticité... fort bienvenue tout de même. Seule ma nostalgie de la neige et des clairs ciels froids m'inspire ce lyrisme météorologique. Au surplus, c'est indiquer le vécu quotidien d'une distance à la fois désirée et haïe. Même si j'arrive à l'«habiter», je n'aime guère Paris; disons que c'est indifférence. À l'exception toutefois du Marais et de la Cité (l'île) où je trouve je ne sais quel air autre à respirer sur un rythme de légende diffuse où ont part les fabuleurs de Desnos et de Breton.

... 24 février

Par prudence, j'avais inscrit les dates en mode mineur; ce fut justifié. Reprenant le propos essentiel de ta lettre: ta «destructuration», je ne sais si j'en perçois justement les motifs, mais j'accueille la chose sans réticence puisque mon contact plus systématique avec les divers

«structuralismes» ne fait que me rendre plus perplexe. Je crois pourtant en rien, maintenant, un bilan positif, puisque j'y ai trouvé le moyen de me débarrasser de quelques vieilleries idéologiques encombrantes (v. g. une morale du «sujet», ou le mythe de la praxis messianique – culte du travail). Sans doute, ces «idéologies» avaient-elles cessé d'être pour toi des obstacles. Depuis mon arrivée en France, le seul que j'ai un peu sérieusement pratiqué est Althusser, qui me paraît notablement à part (si l'on pense à Lévi-Strauss, Foucault, Barthes, Lacan). En tout cas, son structuralisme n'élude pas les questions où le structuralisme, dans son ensemble, éprouve quelque peu dans la mauvaise foi, ses limites: l'histoire, la praxis, le sujet (d'une façon moins satisfaisante pour ce dernier). Je comprends un peu l'humeur agacée du vieux Sartre, auquel un numéro de l'*Arc*, frisant le mauvais goût, a tendu la perche.

Je ne sais si je t'ai dit que j'étais passé, pour ma thèse de 3<sup>e</sup> cycle, de Rousseau à Breton. Pour l'essentiel, cette réorientation, à vrai dire marquée d'un fort angle, obéit au désir de «produire» du travail en concentrant le jet sur un objet bien délimité; dans ce cas – est-ce décision de scorpion?! –, la poésie. J'entends me donner un champ d'études homogène et non plus papilloter ici et là, mû par une stérile gourmandise. Mon travail sur la poésie québécoise, relativement avancé, provoque paradoxalement un incroyable recul en avant des frontières: je crois bien que je me contenterai tout d'abord d'un «essai», pour, les circonstances aidant, entreprendre des recherches en profondeur sur le sujet.

Il m'y faudra le détour par la linguistique, la statistique, peut-être un certain freudisme (lacanien?!). Je constate d'une façon plus avisée à quel point les études (en français) sur la poésie sont insatisfaisantes; même un Jean-Pierre Richard, pour moi, n'échappe pas à ce jugement. J'oppose les plus vives réserves à une certaine «thématisation», un vague structuralisme que nimbe l'auréole «nouvelle critique», et re-nimbent les Picard de service.

Côté création, ce n'est guère abondant. Contrecoup de mes menées théorisantes... dans le domaine interdit: le secret du poème? Mais je me donne ce défi que l'on pourrait trop rapidement taxer d'assèchement. À vrai

dire, *L'inavouable*, le groupe de mes derniers «poèmes», qui doit paraître d'ici peu, m'a conduit peu à peu au bord du silence, à la nécessité de renouveler complètement les formes, ce qui est la façon exacte de nommer le bouleversement du contenu. En pratique, ma corbeille est depuis plusieurs mois mon plus assidu comité de lecture; je le fais, je suis arrivé à sacrifier ce qui me paraît déchets ou bégaiements avec sérénité. Je n'abandonne pas, j'apprends la patience. D'ailleurs, la concentration de mes énergies sur un travail de nature théorique me laisse croire d'une façon non équivoque que je ne puis rien faire de mieux qu'écrire, produire des poèmes... ou... du... texte. Là seul, je me sens en possession de mes moyens. J'enrage à penser aux conditions précaires qui nous sont laissées pour exercer ce qui est un véritable métier. Quant à la littérature alimentaire, ou même la brillante polygraphie... je préfère enseigner ou faire de la radio-télévision.

Ma vie ici me paraît bien abstraite. Bien sûr, c'est une rançon à payer à la nécessaire incubation qui la détermine et la motive. En tout cas, je suis sûr de n'avoir pas la vocation de rat de bibliothèque; j'avoue préférer (de plus en plus) musarder. Et le goût de voyager m'assaille (ce qui est nouveau). L'obsession d'«avoir» me quitte peu à peu; l'idée de perdre du temps me sourit, me semble devoir s'enchaîner en un certain discours de la méthode. Le plus dur est de se quitter sur le pas d'une porte; ensuite la rue vous entraîne d'elle-même où elle veut. Il y a le merveilleux des rencontres et l'éblouissement des hasards que cette ville semble dispenser avec une particulière largesse. Dans le métro, je préfère lire certains visages ou certaines mains qu'un livre prudemment emporté, fût-il le plus passionnant.

Laisse-moi tarir mes propres élucubrations et te serrer cordialement les mains. Mes amitiés à Madeleine. Mes saluts aux amis,

Paul

8, rue Puvis de Chavannes  
Paris 17<sup>e</sup>

\*



Paris, le 2 octobre 1967

Mon cher Jacques,

Je relis ta lettre, ta lettre qui m'est allée au cœur d'un coup. Elle m'atteint au pire moment... Il se trouve qu'en lisant ta lettre, je découvre l'ampleur discrète de notre amitié: elle est pour moi sans équivalent. Et voilà que je redoute cette amitié comme un piège, non à cause de ce qu'elle est, certes, mais à cause de ce que je suis, de cette part pour moi encore invérifiable et inquiétante que j'apporte à toute chose, aux relations, aux ouvrages... Ce que tu appelles ma pudeur est le reflet étouffé d'un désarroi tel qu'il semble me précéder au monde, à la vie. Et je redoute cette amitié – la bouffée d'air frais qu'elle fait dans mon désert – pour le renversement, auquel je puis si aisément me livrer, de la pudeur à la complaisance. Je suis piégé. Et pourtant je sais que je n'ai rien à redouter là où nos rapports sont d'une justesse pour moi sans exemple: telle est la qualité inestimable de notre amitié.

Oui, ta lettre m'atteint au pire moment. Je suis brisé à ne plus rien voir devant moi. J'avance dans une sorte d'enfer tout édifié à ma mesure; pas une faille. Et ce n'est pas le plus souvent la rage, la frénésie, mais la froide, l'impitoyable froide mise à nu, le retranchement dans les ultimes saisons. Où d'autres ne verront qu'un amour malheureux, un mariage raté, il y a ce cloaque indicible, qui prolifère en moi, rien qu'en moi, et pas en *elle*, qui prolifère et se nourrit de moi. Je suis bouffé à froid. Et je suis seul. Et personne ne peut comprendre (sauf celui aux mains de qui je m'abandonnerai comme un malade). Sauf... je découvre, oui je découvre cette espèce de miracle inattendu qui est, tout à coup, que tu es placé et toi seul de façon que tu puisses simplement m'entendre, et qu'il n'y ait pas de mensonge en cette écoute (où j'entends aussi la pureté de quelques neumes, et le sourire de l'ange de Reims, un paysage de l'Ardèche, sec et tendre comme son nom). Cela, je le sais par exemple parce que la trace inévitable d'«exagération dans les termes» que

j'inscris dans ce que je te dis être présentement sera aussi entendue dans sa vérité.

Je me trouve maintenant là où je savais obscurément, fatalement, que j'y serais conduit. Et ce n'est pas ce que je croyais, et redoutais. C'est plus atroce encore. Mais comme c'est plus feutré aussi, plus... mesuré, la mesure de l'impossible, la tranquille horreur. Et ce n'est pas le désespoir. Je me rappelle lorsque j'étais «scolastique» les propos maladroits d'un curé psychologue: «vous êtes fragile». Comme cela m'avait terrifié à l'époque, où je redoutais quotidiennement la démence. Je ne peux me retenir de sourire aujourd'hui, que je me découvre une étrange force, une résistance insoupçonnée: je n'ai même pas perdu le sommeil, l'appétit, ou la force de travailler. Et c'est pourtant bien l'impossible que je vis; et je n'exagère pas; et ceci n'est pas donné à tous, ce triste privilège (ce n'est pas une question de mérite!). Car j'aime éperdument sans pouvoir aimer; je suis lancé avec toute l'énergie possible dans une direction qui m'est impitoyablement refusée.

Plus rien ne résiste au jeu de cette contradiction: tout est en morceaux, et je me débats avec monstre qui m'enlève toute vérité. Et je m'avance dans le lieu du mythe et de l'interdiction. Ce n'est pas à moi que l'on fera croire à l'irréversibilité du temps! Ou à la lisse responsabilité des actes!

Ce que c'est épuisant de démasquer les grimaces de la lucidité, les déhanchements de la sincérité! Mais j'arrive à une espèce de sagesse: je ne puis tout à fait m'éclairer sur moi-même, et j'entends m'en remettre le plus tôt possible à l'analyse.

Oui, quel jeu épuisant! Je ne dois pas céder à la haine, à la méchanceté, mais qu'un peu de méchanceté m'est salutaire... et ça n'est pas possible «un peu» de méchanceté! Mais si je m'y refuse, je céderai à la lâcheté, à la complaisance. Comment en sortir?! On m'a dérobé à moi-même depuis toujours, on m'a faussé: comment ne pas haïr? je me sens au plus proche du mal (celui de Sade, de Bataille): comment dire?, je m'en sais familier. Il y a là quelque vertige. Il me semble qu'une cloison quasi nulle m'en sépare: un pas de plus, et je serais de *l'autre côté*,

évoluant dans la perversion comme en un «milieu» naturel. Je me sens étroitement parent des loques, de ceux que sacre le sceau de la répugnance, et de l'obliquité. Et c'est à vivre, d'une certaine façon, la méchanceté que je crois pouvoir atteindre à la vérité... fût-ce en la sublimation du poème. Car *L'inavouable*, qui doit paraître ces semaines-ci, tient essentiellement dans le vécu imaginaire du passage à la limite. Oui, ces textes diront bien ce que je suis: j'y ai été mis de force! Et j'ai consenti à cet irrésistible mouvement. Comment ce livre sera-t-il reçu, lu? Je l'ignore. Et en un sens l'interprétation qu'on en fera ne me concerne guère: je m'y serai «objectivé»: à mon corps dépendant; mais le publier, c'est en assumer toute la vérité.

Présentement, dans cet interminable présent de ce que je suis bien forcé d'appeler un vendredi saint (l'on n'est-nait-pas catholique impunément!), je n'ai de planche de Salut provisoire que le travail. Par chance, ce que la psychanalyse appelle «sublimation» semble assez bien «fonctionner» en ce qui me concerne. Mes recherches de thèse progressent à un rythme régulier: j'ai décidé d'être en mesure de la soutenir à l'automne 68; je pense être de retour au Québec dans les limites d'un an. J'ai peu écrit depuis mon arrivée à Paris: d'une part, les exigences de l'étude sont assez tyranniques, et par ailleurs l'ensemble des textes réunis dans *L'inavouable* m'a quand même «vidé» pour un temps. Je termine une dramatique pour la télévision, que Fugère semble vouloir bien accueillir. Je ne souffre pas plus de ne pouvoir écrire parce que, paradoxalement, je ne cesse de le faire... en raturant. Fort comiquement, il s'agit là d'une opération assez précise et méthodique. Ce vers quoi je m'oriente, très lentement, bien qu'indéfinissable, me paraît promis dans une obscure certitude. (Sans doute aussi devrai-je avoir traversé complètement le temps d'épreuve où je me débats présentement.) Selon un renversement en regard de *L'inavouable*, j'aspire à une poésie impersonnelle (ou, plus précisément, désindividualisée – car je ne vois pas comment écrire sans s'y engager pleinement). Une poésie objective ou objectale. Je ne sais. Et de nouvelles formes, c'est-à-dire vivre littéralement les nouvelles métamor-

phoses de la conscience. Je ne pourrai y arriver sans d'innombrables ratés, qui me sont fort utiles comme étapes d'un renouvellement.

Je crois comprendre ce que tu appelles ton «entreprise de déstructuration». Pour ma part, je dois d'une certaine façon me «structurer», je veux dire me donner une armature intellectuelle apte à informer, à impulser un travail réellement productif. De ce point de vue, je trouve pâture à travers les «structuralismes». Précisément, puisque je compte enseigner la littérature québécoise, je veux me donner des moyens rigoureux d'étude de la littérature, afin d'arriver à une véritable connaissance d'un tel objet. Si j'étais en mesure de le faire, j'entreprendrais des études en linguistique et en sémiologie. Chemin faisant, je ne peux cependant que mettre le doigt sur les nouvelles idéologies (scientiste ou positiviste). Je vois bien pourtant que le cadre de la recherche scientifique m'est plus ou moins approprié. Je m'en tiens à une distance prudente.

Je te sais infiniment gré de ton témoignage d'amitié. Et excuse les excès de cette lettre.

Fraternellement,  
Paul

8, rue Lamartine  
Paris 9<sup>e</sup>